Blier et les acteurs, une grande histoire d'amour! : "Les acteurs" de Bertrand Blier

Autor(en): **Deriaz, Françoise**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 9

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932576

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Blier et les acteurs, une grand

Gérard Depardieu en motard rugissant

e histoire d'amour !

«Les acteurs» de Bertrand Blier

Original, le nouveau film de Bertrand Blier l'est pour le moins! Et aussi surprenant, drôle, émouvant. Non seulement il réussit le tour de force de réunir sur un plateau tout ce que le cinéma français compte comme grands et bons acteurs, voire comme stars – de Belmondo à Depardieu, d'Arditi à Villeret (la liste est longue!), mais il les montre tels qu'ils sont à la ville. Un vibrant poème d'amour jeté sur les écrans comme une bouteille à la mer.

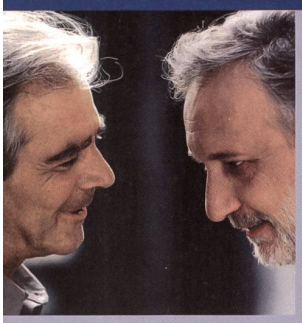
Par Françoise Deriaz

Le dernier Blier s'intitulait «Mon homme», «Les acteurs», son nouveau pavé dans la mare du cinéma, aurait pu s'appeler «Mes hommes». A l'exception de Josiane Balasko (qui fait la gueule), de Maria Schneider (bel ange noir aux ailes brûlées) et de Marie-Christine Adam (celle qui finit par craquer), les acteurs mâles occupent tout le terrain. Faut-il en tenir rigueur à l'auteur des «Valseuses», lui qui n'a jamais cédé à la pression du «politiquement correct»? D'autres n'y manqueront pas. Dommage pour Blier, dommage surtout pour ce film d'amour désintéressé. Car ici, même le couple improbable Arditi-Brialy, amants de fortune et de passage, n'est qu'un prétexte pour parler du plaisir et de l'art du jeu, mais aussi de cette ligne de démarcation infinitésimale entre l'être et le paraître ou encore l'incarnation et l'interprétation.

Dans «Les acteurs», les héros jouent en effet leur propre rôle, du moins celui que leur a écrit et que leur assigne Blier. Jamais auparavant pareille démarche n'avait été tentée à l'écran, du moins à notre connaissance. Depardieu, en motard rugissant encastré dans un panneau d'affichage (une scène hilarante qui restera gravée dans les rétines!) est bien le tonitruant Depardieu que l'on connaît: toujours *borderline*, toujours en bisbille avec les gendarmes. Jacques Villeret ne se coule pas non plus dans la peau d'Ernest Mandel («Le dernier été» de Claude Goretta) ou du con du «Dîner de cons»: son personnage s'appelle Villeret, comme lui et, pour la première fois de sa carrière, il lui est demandé d'être plus vrai que nature. Périlleux exercice. D'autant que c'est au bon vivant qu'incombe la responsabilité d'affirmer, d'un ton sans réplique «que tous les bons acteurs boivent».

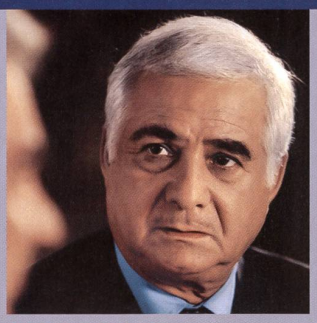
Une histoire de petit pot d'eau chaude

Et à quoi tout cela rime-t-il? Apparemment à rien. «La rime à quoi? La rime à rien» dirait Prévert, qui a si bien su faire décoller le cinéma du plancher des vaches. D'un certain point de vue, Blier fait lui aussi œuvre de poète en com- ▶


Pierre Arditi et François Berléand

Alain Delon

Claude Brasseur


Jean-Claude Brialy

Jacques Villeret e

posant cet hymne fulgurant, truculent et profondément généreux dédié à la tribu «actorale». Car il ne raconte pas à proprement parler une histoire, mais brosse le portrait d'une famille avec ses complicités, ses inimitiés, ses dérives, ses cabotinages, ses excès, les travers des uns, les manies des autres.

Ce que révèle surtout Blier, c'est l'extrême fragilité des comédiens et l'angoisse qui sourd en chacun d'eux. Peur de la disgrâce, peur de n'être plus aimé, peur enfin que leur corps – leur seul outil de travail – ne les lâche. Ticky Holgado, en cul-de-jatte juché sur une chaise roulante, traduit bien cette crainte, même si le comique occulte le tragique. Jean-Pierre Marielle n'échappe pas au regard pénétrant de Blier, lui qui le fera réclamer durant tout le film un petit pot d'eau chaude pour son café – et que personne n'entendra! Pas assez convaincant, décrète Dussolier, histoire d'enfoncer le clou.

«Honore ton père...»

Delon ne viendra pas calmer la paranoïa galopante de ses pairs lorsqu'il apparaît, fantomatique, pour déclarer d'un air lugubre que l'avenir du cinéma français est derrière lui. Dans un autre registre, nettement plus hilarant mais non moins pathétique, Belmondo se la joue aussi nostalgique lorsqu'il répète sur tous les tons et en se tapant sur les cuisses, «Ha, qu'est-ce qu'on s'est marrés, mais qu'est-ce qu'on s'est marrés...!» – allusion, bien sûr, aux panouilles franchouillardes révolues dans lesquelles il s'est borné à amuser la galerie.

Talents gâchés, carrières brisées, cinéma menacé par la déferlante hollywoodienne: c'est à l'évidence pour remonter le moral des troupes que Blier s'est fendu de ce film atypique et hors cadre. Peut-être aussi pour inciter le public francophone à aimer ses acteurs pour tout le plaisir, l'imaginaire et l'intelligence auxquels ils le convient – bien sûr avec un bonheur inégal! A travers cet hommage chaleureux à tous les acteurs qui ont donné chair et voix à ses films, il honore aussi – et avec quelle pudeur! – son père disparu, le grand Bernard Blier. Reste à souhaiter que Blier poursuive sur sa lancée pour nous donner un jour «Les actrices»!

Réalisation, scénario Bertrand Blier. **Image** François Catonne. **Musique** Martial Solal. **Son** Pierre Bèfve. **Montage** Claudine Merlin. **Décors** Michèle Abbé. **Interprétation** Pierre Arditi, Josiane Balasko, Jean-Paul Belmondo, François Berléand, Claude Brasseur, Jean-Claude Brialy, Alain Delon, Gérard Depardieu, André Dussollier, Jacques François, Sami Frey, Michel Galabru, Ticky Holgado, Michel Lonsdale, Jean-Pierre Marielle, Michel Piccoli, Claude Rich, Maria Schneider, Michel Serrault, Jacques Villeret, Jean Yanne. **Production** Les films Alain Sarde, Plateau A; Alain Sarde. **Distribution** Frenetic Films (2000, France). **Durée** 1 h 45. **En salles** 5 avril.

Entretien avec Bertrand Blier

Bertrand Blier n'a que faire de sa réputation de misogyne. Il est tel qu'il est. On apprécie ou pas. Mais si le verbe est toujours abondant dans «Les acteurs», il est moins cru – chose rare – que dans ses œuvres précédentes. Peut-être aussi parce que les péripéties amoureuses sont moins nombreuses et que le sujet ne s'y prêtait pas vraiment. Pourtant, Bertrand, fils de Bernard Blier, s'évade toujours dans l'irréel pour rendre cette fois-ci hommage aux acteurs. A son père aussi... surtout.

Propos recueillis par Olivier Salvano

La première scène de votre film est un incident qui va déclencher une remise en cause fondamentale du talent d'acteur de Jean-Pierre Marielle. Appelons-la «L'affaire du pot d'eau chaude». Vous enclenchez dès lors les problèmes existentiels de l'acteur...

Lorsque je me suis mis à écrire cette histoire – qui n'en est pas une d'ailleurs – je n'ai rien théorisé. J'ai pris mon inspiration dans les angoisses des acteurs que je connaissais bien. Jean-Pierre est capable d'avoir une réaction de ce style-là, bien que ce soit un peu exagéré dans le film, bien sûr. On connaît des anecdotes sur lui qui sont de cet ordre. Il pourra dire par exemple sur un tournage: «Je n'ai pas les bonnes chaussures, donc je ne peux pas tourner». Par contre, il faut savoir que je n'ai pas cherché à faire un travail de psychologue sur les acteurs. Ça ne m'intéresse pas. Certaines scènes de Gabin ou Ventura ont déclenché l'idée du film. Pour commencer l'histoire, il fallait démarrer à dose homéopathique. Ce sont uniquement les anecdotes, les souvenirs très concrets qui m'ont fait avancer. Mais lorsque je regarde le film, je me demande «est-ce que ça veut dire quelque chose?» Hormis le fait, évidemment, qu'il s'agit-là d'une déclaration d'amour aux acteurs. Il n'y a pas de message. Les scènes sont écrites pour, et à cause d'un acteur en particulier. L'acteur souriant (Claude Rich), je ne l'aurais écrit pour aucun autre acteur au monde! En quelque sorte, il s'agit d'une galerie de portraits...

Vous faites dire à l'acteur qu'il est «au service du public», mais paradoxalement, il parle de lui en termes parfois irrévérencieux («Madame, vous me gluez!», «Gentil le public, gentil!»). N'est-ce pas un peu dur pour lui d'entendre ce genre de répliques?

Je ne fais pas partie des gens qui disent que les spectateurs ont toujours raison, car ce n'est pas vrai. Ils ont très souvent tort. Le public n'a qu'à se démerder avec ce qu'on lui montre! Mais il est vrai que nous, acteurs, metteurs en scène, sommes au service du public, dans la mesure où nous avons pour ambition de les distraire, les amuser, les émouvoir. A partir du moment où le travail est fait, la balle est dans le camp du public, et c'est à lui d'avoir un peu de talent, car on ne travaille pas pour des crétins. Sinon, il n'y aurait aucune création artistique. Acteurs, metteurs en scène, nous sommes des gens exposés au plus grand nombre (je ne parle pas de la télévision qui a très rarement pour ambition d'être artistique). C'est évidemment extrêmement périlleux, car qui dit grand nombre, dit forcément incompréhension de certains. C'est ce que je vérifie souvent sur quelques-uns de mes succès. Des succès de malentendu...

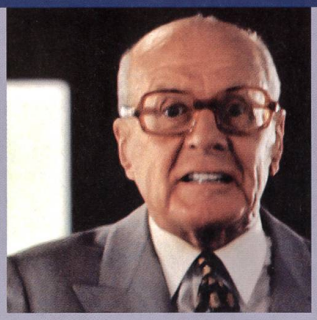
... ou d'incompréhension, comme pour «Tenue de soirée» ou «Trop belle pour toi»?

«Tenue de soirée» peut-être pas. C'est un film qui a été «franc du col», qui n'en cachait pas un autre. C'est un des films les plus simples que j'ai réalisés. On aimait ou on n'aimait pas. Par contre, j'ai réalisé des films où il y avait plusieurs choses à l'intérieur, comme «Trop belle pour toi», qui a été vu par beaucoup de gens, mais peut-être mal interprété. C'était une histoire d'amour simple, avec un concept amusant, mais qui possédait une complexité intérieure qui a dû déstabiliser beaucoup de monde.

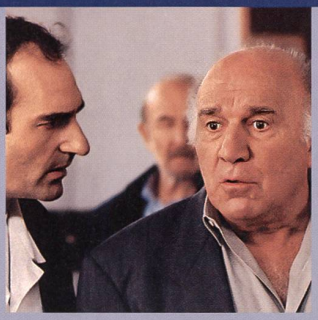
Le public commet «tous les jours des meurtres» et possède une arme: «l'indifférence»; est-ce dans ce rôle qu'il vous inquiète?

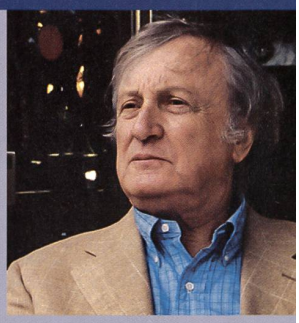
Oui, bien sûr. Il y a cet antagonisme avec le public, le spectateur étant à la fois un ami et un ennemi. C'est une danse de séduction qui est la base même de notre métier. Alors que pour le public, ce n'est pas un métier que d'être spectateur. C'est une guerre d'amour, passionnelle. Je trouvais amusant de considérer les spectateurs dans

Josiane Balasko


Jacques François

Michael Lonsdale et André Dussolier


Michel Piccoli


Claude Rich

«Les acteurs» comme on les considère vraiment dans la profession. On les traite parfois de cons, et surtout quand ça marche. On dit alors «ils aiment ça ces cons», et quand ça ne marche pas, on dit «c'était trop bien pour ces cons!», mais en même temps, on le fait pour eux. Et eux nous renvoient bien la balle «qu'est-ce qu'il nous fait chier avec son film, on ne comprend rien!».

Si dans votre film il y a peu de scènes d'amour, il y en a une très forte avec Maria Schneider…

Dans le film, toute libido est évacuée, on ne parle jamais de séduction, de femme, d'amour. Sauf la scène avec Maria Schneider effectivement, écrite, là aussi, uniquement pour elle. Lorsqu'elle raconte sa vie, et même si, évidemment, elle n'a pas vécu tout cela, on sait par la presse qu'elle a eu à surmonter des accidents, des problèmes, qui ont rendu sa vie difficile.

A propos des rapports entre homme et femme, vous avez dit «si l'on ne faisait pas des choses pour les femmes, on ne ferait rien de sa vie». Or, il y a tout de même une scène de séduction émouvante entre deux hommes: Arditi et Brialy…

Chaque fois que j'ai essayé de vivre seul, je me suis mortellement emmerdé. Sans femme, je trouve que la vie est inintéressante. On peut dire après qu'elle l'est tout autant sans enfant. Mais là, je suis d'une banalité écœurante… L'homosexualité est un univers que je ne connais pas. Mais je vis aussi avec car j'ai plein de copains homos. C'est vrai aussi qu'il s'agit pour moi d'un mystère. J'ai souvent abordé les relations homosexuelles dans mes films, sous un angle traditionnel, de littérature noire. Je pense par exemple à une référence particulière, celle de l'univers carcéral («Les valseuses», «Tenue de soirée»). Et je le reconnais, c'est une conception extrêmement hétérosexuelle. Je ne peux pas faire un film sérieux sur l'homosexualité. Cela dit, c'est vrai que j'ai essayé d'aller au-delà des apparences dans la scène d'adieu entre Arditi et Brialy. Et je crois que le sentiment passe.

Michel Blanc, avec son film «Grosse fatigue», avait déjà abordé le travail de l'acteur…

Oui, effectivement. J'avais travaillé avec Michel sur le scénario original de son film. C'était l'un des premiers films où l'acteur se revendiquait en tant qu'acteur. Il y a d'ailleurs certains points où l'on se retrouve, même si la démarche est différente. J'ai écrit le film comme une succession de croquis, comme un couturier l'aurait fait pour ses modèles…

Qu'est ce qui vous passionne dans l'image du père?

La recherche du père, c'est dans l'air du temps. C'est vrai aussi qu'on s'imagine des choses parce qu'étant le fils de Bernard Blier, ça a tout de suite une connotation exceptionnelle. Ce sentiment de deuil qu'on fait (ou que l'on a à faire) gagne en force avec le temps. Je me sentais moins en deuil un an après la mort de mon père qu'aujourd'hui. Je pense que j'en parlerai d'ailleurs de plus en plus. Il y a quelque chose à voir avec l'enfance. C'est très étonnant de voir que les gens d'un certain âge, disons entre cinquante et soixante ans, se mettent à penser à leur enfance. C'est très émouvant. Dans des films de la maturité, il y a forcément des films sur le père, alors qu'un jeune réalisateur aurait plutôt tendance à parler d'autre chose…

Vous parlez en effet beaucoup du père. La scène finale de «Merci la vie» montre un père (Jean Carmet) incontinent et paraplégique. Dans «Existe en blanc» (Ed. Robert Laffont), il est aussi fortement question du père, tout comme dans «Les acteurs». Mais l'image que vous en donnez n'est jamais la même.

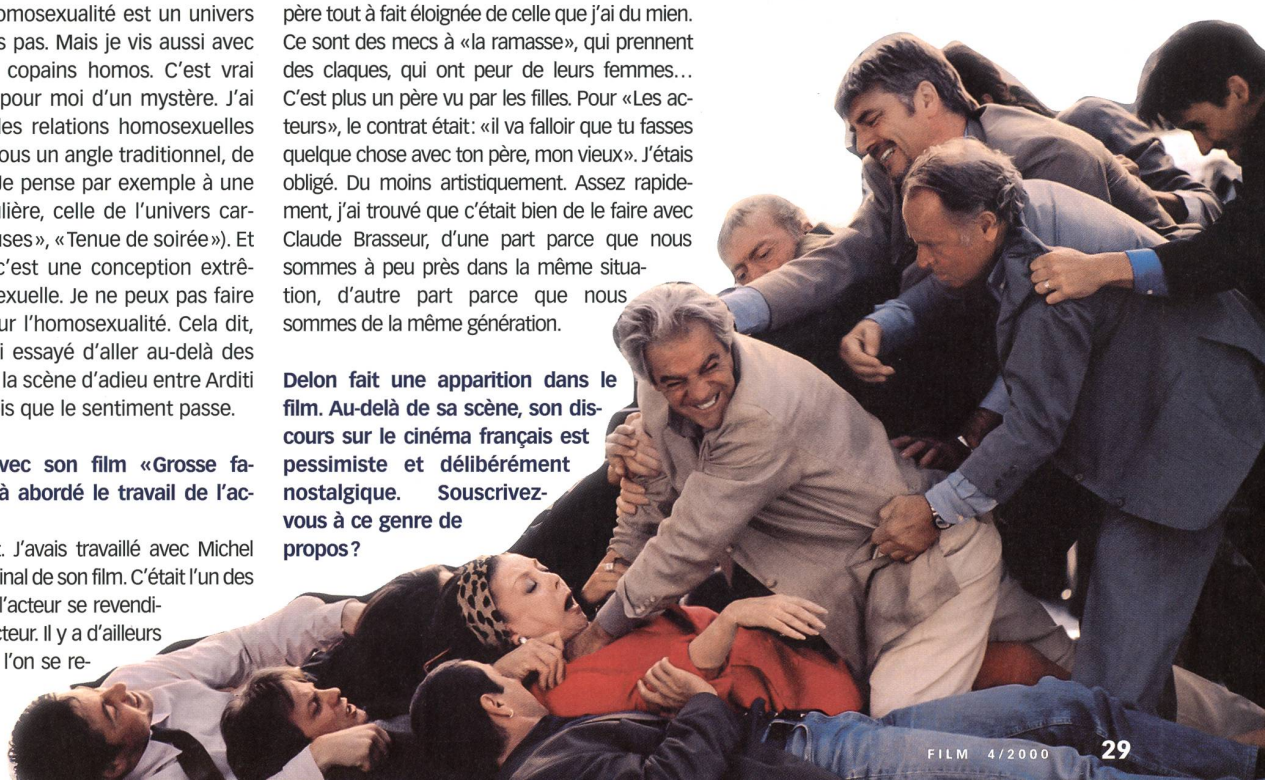
Pour «Merci la vie», où le père a une importance énorme, c'est un père imaginaire, une notion du père tout à fait éloignée de celle que j'ai du mien. Ce sont des mecs à «la ramasse», qui prennent des claques, qui ont peur de leurs femmes… C'est plus un père vu par les filles. Pour «Les acteurs», le contrat était: «il va falloir que tu fasses quelque chose avec ton père, mon vieux». J'étais obligé. Du moins artistiquement. Assez rapidement, j'ai trouvé que c'était bien de le faire avec Claude Brasseur, d'une part parce que nous sommes à peu près dans la même situation, d'autre part parce que nous sommes de la même génération.

Delon fait une apparition dans le film. Au-delà de sa scène, son discours sur le cinéma français est pessimiste et délibérément nostalgique. Souscrivez-vous à ce genre de propos?

Tout d'abord, même si Delon est un excellent acteur, je crois qu'il est mal placé pour faire des discours sur l'état du cinéma français. A vrai dire, le cinéma français, je m'en fous. Tout ce que je peux dire, c'est que tout le monde dit qu'il va mal, alors qu'il y a beaucoup d'argent qui circule.

Est-ce une volonté délibérée de votre part que le film n'aille pas à Cannes?

Oui. C'est une question de pudeur. Ce film est un peu exceptionnel, ce n'est pas un film «normal», un film de fiction. S'il l'avait été, j'aurais été bien sûr candidat. Tout le monde voulait qu'on y aille, et tout le monde était certain qu'on allait y aller! Je me suis très vite rendu compte qu'il ne fallait pas le faire, pour respecter à la fois le public et les acteurs. Il ne fallait pas faire de l'obscénité promotionnelle…

… c'est vrai qu'avec un tel *casting*, l'impact aurait pu être décuplé…

Un impact monstrueux même. A écœurer les gens d'aller voir le film! Les acteurs jouant leur propre rôle ont fait un travail exceptionnel jamais vu auparavant. Ils m'ont fait confiance, et je n'ai pas à utiliser cette confiance pour aller l'exhiber à Cannes. J'ai donc expliqué à Gilles Jacob mon point de vue. La nécessité, aussi, de ne pas entrer dans un système hollywoodien. J'aurais eu honte. Je préfère que le film fasse moins d'entrées, mais que les gens et les acteurs soient respectés.